

## **Ateliers d'écriture.**

### **Pratiques de soi et dynamiques collectives<sup>1</sup>**

Carl Havelange  
Maître de recherches au FNRS  
9 avril 2002.

Je dois vous faire tout d'abord une confidence : je n'aime pas les ateliers d'écriture. C'est-à-dire que je n'ai jamais eu de goût très prononcé pour cet exercice qui consiste à s'exercer collectivement à « bien écrire » et où la plupart des participants viennent chercher les recettes qui leur permettront d'écrire avec élégance, imagination, ou génie et le Sésame ouvre toi qui leur ouvrira les portes de l'édition. J'ai toujours pensé que l'écriture était un plaisir solitaire et que son apprentissage était une affaire trop personnelle pour se prêter à un quelconque formatage de groupe, ou à un drill à l'américaine.

Sans doute est-ce là une marque de mon individualisme atavique – lui-même à ce point dépendant, par ailleurs, des relations culturellement déterminées que nous entretenons avec l'acte d'écrire que je renonce à les défendre plus avant...

Quoi qu'il en soit, je ne vous parlerai évidemment pas d'ateliers d'écriture à vocation littéraire, mais d'un ensemble d'expériences d'écriture collective et d'une technique d'animation qui me semble particulièrement bien adaptée, notamment, à des groupes n'ayant pas de vocation particulière à l'écriture. Les ateliers d'écriture dont je vous parlerai, pour le dire en d'autres termes, n'ont pas l'écriture comme **fin**, mais comme **moyen**, moyen de reconnaissance très puissant ; de reconnaissance et d'appropriation de l'expérience que chacun a du monde.

---

<sup>1</sup> Conférence présentée à l'Université de Paris VIII, le 9 avril 2002. Les pages qui suivent doivent être lues comme des notes de travail, bien plus que comme un texte définitivement abouti.

Pour engager le propos, je voudrais tout d'abord plutôt vous soumettre l'état de ma réflexion concernant une expérience, à mon avis très importante, à laquelle j'ai eu le privilège de participer voici quelques années déjà et des prolongements un peu différents que je lui ai donné par la suite.

Car si je me méfie de certaines formes instituées de l'écriture collective – pour des raisons sur lesquelles je reviendrai -, j'ai d'abord été, et presque malgré moi, bouleversé par une expérience de ce type, menée du printemps '96 au printemps '98 au sein du mouvement ATD-Quart Monde que beaucoup d'entre vous, sans doute, connaissent bien.

Expérience proprement extraordinaire et qui a débouché sur la publication d'un livre qui fait toujours l'objet de nombreux débats : *Le croisement des savoirs. Quand le Quart Monde et l'Université pensent ensemble* (1999). Ce livre est signé par un collectif d'une trentaine de personnes provenant d'horizons très différents et qui pendant plus de deux ans se sont très régulièrement retrouvées pour travailler ensemble, dans des conditions à la fois chaleureuses et difficiles sur lesquelles j'aurai sans doute l'occasion de revenir: des universitaires, des « militants » du quart monde et des « volontaires » du mouvement. L'expérience est très largement inédite. En sa singularité, elle participe au vaste mouvement contemporain de mise en cause des formes traditionnelles de construction et de transmission du savoir. Elle repose sur le pari d'une élaboration conceptuelle commune et d'un partage réel des savoirs entre des personnes qui se situent aux antipodes des hiérarchies traditionnelles : les plus pauvres, d'une part, dont certains sont à peine alphabétisés ; les professeurs d'université, d'autre part, qui représentent en son sommet, fût-ce formellement, l'idée de constitution et de transmission des savoirs institués ou « reconnus ». Le lien entre ces deux univers étant assuré, dans le programme, par la très active présence d'une « équipe pédagogique » très avertie des techniques de communication et ayant très rigoureusement pré-structuré le cadre des rencontres. L'idée force étant d'assurer une démarche de recherche où chacun des participants soit, à part entière, à la fois acteur du projet et co-auteur du livre qui en constitue l'aboutissement le plus visible.

Je voudrais d'abord en quelques mots situer le champ de réflexion sur lequel se déploie cette initiative.

## **Le point de vue ou le savoir des plus pauvres**

L'expérience a pour point de départ et pour esprit directeur l'idée, maintes fois formulée par le fondateur du mouvement ATD Quart Monde, Joseph Wresinski, selon laquelle toute forme d'exclusion met en cause très profondément le fonctionnement de nos sociétés et hypothèque lourdement leur aspiration explicite à la « démocratie ». L'exclusion, dans cette perspective, ne peut plus être considérée comme un phénomène résiduel ou comme une fatalité statistique n'affectant que des marges plus ou moins reculées de nos sociétés. Qu'on l'ait dite périphérique au cours des années de relative prospérité ne change évidemment rien à l'affaire : l'exclusion passe des questions secondaires au cœur même de la réflexion sur le corps social. Sous la forme extrême de la grande pauvreté, dont on reconnaît aujourd'hui la croissante extension, cette pensée de l'exclusion porte l'inadmissible en pleine lumière et engage de nouvelles formes d'analyse et d'action. Le « point de vue » des plus pauvres, importe, dès lors, en ceci qu'il révèle à elle-même la société tout entière et qu'il est idéalement susceptible d'en inspirer les modalités de transformation. Le savoir des pauvres acquiert ainsi une irréductible spécificité, – on ne peut lui substituer aucune connaissance exogène aux milieux de la misère –, et une forme nouvelle d'universalité puisqu'il est appelé à modifier la perception que la société dans son ensemble a d'elle-même. Conception très dynamique qui veut faire du savoir des exclus, des perdants, des vaincus, l'un des centres principaux au départ desquels peut être pensé à nouveaux frais le devenir de nos sociétés. C'est là, brièvement résumée, une forme de pensée très fortement engagée qui conjugue en une même figure de la responsabilité action militante et réflexion critique.

Le point de vue des plus pauvres : cela n'est en rien une abstraction ni ne désigne seulement la capacité à reconnaître, à dénoncer ou à tenter de comprendre comme de l'extérieur la « misère du monde ». L'exigence fondatrice de cette pensée de l'exclusion est indissociablement éthique, politique et épistémologique. Comment faire voir le point de vue des plus pauvres, en effet, et comment faire en sorte que leur voix soit entendue ? Il y faut au moins deux conditions. D'abord que ce « point de vue » existe et qu'il existe

de manière structurée, qu'il conduise à l'élaboration de catégories et de contenus de pensée susceptibles de traduire en mots et en concepts l'expérience vécue de la misère et ses significations. D'abord, donc, que ce *point de vue* devienne *savoir*. Ensuite - et, en fait, indissociablement -, que ce savoir soit reconnu comme pertinent, fécond, utile par le reste de la société. Que le point de vue des plus pauvres ne serve pas au titre seul de « témoignage », mais que, devenu savoir et reconnu comme tel, il trouve place légitime et opérante au sein des instances traditionnelles de constitution et de transmission des connaissances. Que le savoir des pauvres, somme toute, « entre à l'université ». C'est là l'une des premières et des plus constantes ambitions du mouvement ATD - Quart Monde et dont le programme de recherches dont je vous parle constitue une étape importante.

### **Le croisement des savoirs : l'expérience des savoirs partagés**

Comment procéder ? Quelles méthodes et quelles pédagogies mettre en œuvre pour que puissent à la fois se reconnaître, se rencontrer et se modifier ou s'enrichir mutuellement des savoirs et des compétences d'apparence aussi hétérogènes : les savoirs vécus issus de l'expérience de l'exclusion et de la grande pauvreté ; les savoirs universitaires porteurs d'une tradition longue et multiple d'analyse critique ; les savoirs d'action ou d'engagement que représentent plus directement les volontaires engagés aux côtés du mouvement ? Le premier intérêt du programme Quart Monde - Université est d'avoir été, de ce point de vue, un lieu d'expérimentation tout à fait extraordinaire. Pendant plus de deux ans universitaires, militants et volontaires ont cherché à élaborer un langage commun, à « croiser » leurs savoirs de telle manière que les résultats de leurs recherches deviennent propriété collective et soient pleinement pertinents et utilisables dans leurs milieux de vie et d'action respectifs. Chacun, dans ce processus au long cours, a été mis à rude épreuve à la fois émotionnelle et intellectuelle. Tous ont dû faire face aux stéréotypes inaperçus entravant jusque là le mouvement de la pensée ; vivre en ce laboratoire, chacun en son lieu propre, l'expérience renouvelée de la parole impossible, de la méconnaissance, de l'incompréhension, de l'exclusion ; trouver les mots - fragiles d'abord, incertains, hésitants, eux-mêmes expérimentaux - susceptibles de conduire enfin à la formulation et à l'appropriation collective de ce qui là était en train de se vivre ; être à la fois soi-même - impossible de tricher en telles circonstances! - et

toujours au bord de dérapier, en cette frange si mince du savoir où les regards, vraiment, se croisent et se portent en des lieux inédits, où la parole de chacun finit par être pleinement entendue, reconnue, et transformée en même temps par le regard de tous.

Le savoir des plus pauvres n'est pas donné d'emblée à comprendre, par le biais de témoignages qu'il suffirait de soumettre à l'appréciation de « spécialistes » : comme tout savoir, il se construit. Et il se construit, ici, dans un long processus d'élucidation réciproque qui requiert l'aptitude à la conceptualisation autant des plus pauvres – les « militants » - que des volontaires et des universitaires. Ce processus exigeant et profondément déstabilisant d'une co-recherche véritable, impliquant directement et à parts égales tous les acteurs concernés, constitue l'axe structurant de ce programme à vocation expérimentale et, d'une certaine manière, son objet premier. Comment rendre possible le croisement effectif des savoirs et, dans ce mouvement, la proposition argumentée et substantiellement illustrée d'une forme renouvelée de connaissance ? La question n'est en rien rhétorique. Elle a mobilisé au plus profond l'enthousiasme et l'inquiétude de chacun des co-auteurs pendant toute la durée du programme. En résonance très intime avec l'idée maîtresse, évoquée plus haut, d'un déplacement du questionnement à propos de l'exclusion, elle conduit à une pédagogie et à une épistémologie de la reconnaissance mutuelle. Toute forme et tout contenu de connaissance devant être impérativement validé par l'ensemble des acteurs, il est essentiel que l'effort réciproque d'élucidation s'appuie sur l'écoute la plus attentive et la sympathie la plus exigeante. C'est une « science chaude » qui, en rigueur, élit le sujet au cœur même de la démarche cognitive. Et c'est une « science douce », également, en ce sens qu'elle élit toujours la parole et le savoir de l'autre, quelque soit leur opacité ou leur difficulté, au titre d'irremplaçable source de questionnement et de transformation. La « vérité », ici, se situe toujours à la croisée des regards. C'est une « science humaine », enfin, en ce sens qu'elle assume l'héritage critique et méthodologique des sciences de l'homme, mais en y privilégiant les aspirations à la compréhension plutôt que l'idéal désuet de la pure description, de la pure objectivation. Et c'est enfin une science en révolte, qui cherche à renouer avec l'inspiration première de toute science dont la vocation, me semble-t-il, serait de rendre le monde supportable.

## Bilan critique du livre

Je continue à adhérer à de nombreux aspects de ce projet qui a transformé en profondeur chacun des participants. Il est évident cependant que la richesse de l'expérience ne doit pas dissimuler certaines réserves, certaines limites qui me sont apparues tout au long de ces deux années de travail et dont je retrouve les effets dans le livre qui en est la traduction.

Expérience très « cadrée » : présence de l'équipe pédagogique très fortement liée au mouvement ATD-quart monde, à son idéologie, à ses objectifs ; il faut savoir qu'avant de vraiment démarrer le projet a nécessité un travail préparatoire intensif de plus de deux ans.

L'un des objectifs les plus évidents du projet est d'apporter la démonstration que les plus pauvres sont « capables de penser ». Dans cette mesure, il s'agit pour les responsables du projet de fournir in fine un travail – cinq mémoires thématiques réunis en un volume – qui soit recevable selon les critères universitaires habituels : il y a là une très forte portée symbolique : faire entrer le « savoir des pauvres à l'université », en se faisant reconnaître par les instances universitaires elles-mêmes. Les séances parfois très solennelles qui ont suivi la parution du livre révèlent cette volonté :

La Vilette – La Sorbonne. Grands messes solennelles et pour tout dire assez jubilatoires, mais qui ne sont jamais totalement libérées – c'est une évidence – d'une forme de paternalisme ou de discrète condescendance (Parler de Michel Serres à la Sorbonne).

Plus intéressante, est l'influence constante et très directe de ces objectifs et de cette idéologie sur le contenu du travail : il est vrai que le « critère de recevabilité » m'est toujours apparu comme un corset qui restreignait quelque peu une véritable liberté de pensée et d'écriture. On se situait toujours entre le champ de l'expression-construction du savoir et celui de la formation pour adultes. Il faut savoir de ce point de vue que les militants bénéficiaient d'un véritable engagement professionnel sous forme d'un trois-quart temps et que, entre nos réunions, ils travaillaient, très accompagnés, trois ou

quatre jours par semaine sur le projet. Militants, par ailleurs, qui, comme leur nom l'indique, sont tous depuis longtemps très proches du mouvement ATD-quart monde. Il y a, un peu sourdement, comme un principe d'imposition du sens qui à la fois menace et féconde le projet. Et cela détermine non seulement la réflexion des militants, mais tout aussi bien celle des universitaires.

Nombreux sont les d'exemples :

- la métabolisation « dirigée » du travail des militants entre nos séances de travail.
- Le débat autour de la notion de « culture ». Somme toute le témoignage des plus pauvres n'est pas valorisé – ni construit – en cela qu'il témoigne d'une *différence*, mais en ce qu'il révèle l'indignité du principe d'exclusion et l'aspiration des exclus à être intégrés au sein du corps social.
- La rhétorique extraordinaire des grandes voix militantes, plus audible et plus claire lors des discussions de soirées que dans le travail proprement dit.
- Le rejet de toute forme de « sauvagerie » dans les idées et leur formulation : il y a toujours une sorte d'ambivalence entre révolte et soumission (« bons pauvres en révolte »). Peut-être est-ce là une des raisons pour laquelle la pensée d'ATD, quoi qu'il en soit par ailleurs de sa radicalité, est toujours bien perçue. Il me semble, quoi qu'il en soit, que la richesse d'énonciation que j'ai constatée lors de nos réunions n'est que partiellement traduite par le livre, parfois un peu « bon élève », qui en est le produit.

Au bout du compte, je ne me reconnais pas dans toutes les pages de ce livre, mais je reste extrêmement touché et proche de l'expérience vécue à cette occasion et des voies ainsi ouvertes. C'est un livre à proprement parler *expérimental* : en ce sens il me paraît toujours pionnier.

Ce qui me gêne le plus, à la réflexion, dans ce livre n'est d'ailleurs pas son inachèvement – son caractère expérimental -, mais peut-être, au bout du compte, cette mécanique implicite d'imposition du sens qui, sur l'horizon idéologique d'ATD, détermine un résultat d'une certaine manière « attendu ». Ce qui continue à me gêner dans ce livre, c'est son côté un peu trop « bon élève », qui amoindrit quelque peu, me

semble-t-il, la force même du discours, de l'expérience dont il est le produit, et oriente ainsi vers une voie un peu trop « banale ».

Pour le dire en d'autres termes, il n'y a pas assez de « sauvagerie » dans ce texte. Les phrases sont en quelque sorte trop bien « vêtues » et comme empesées dans un certain nombre de conventions qui, finalement, sont de nature à rassurer un peu tout le monde... et d'abord les lecteurs de l'ouvrage.

A force, je crois, de montrer les voies de l'intégration possible du « savoir des plus pauvres » dans le savoir commun et partagé, le texte manque de mystère, de complexité, d'énigme, d'instabilité.

Et l'on voit d'une certaine manière que, si le processus de construction du savoir est mis en cause par une telle expérience de partenariat, le *savoir* lui-même, en ses formes instituées, n'est pas fondamentalement remis en cause. Il y a là, d'une certaine manière, un projet politique qui reste somme toute assez conventionnel, voire, au-delà de certains aspects très radicaux, assez tiède ou timide. Rien de véritablement « révolutionnaire », somme toute, dans le projet politique qui sous-tend le programme quart-monde université.

### **Pour une pratique « libérée » de l'atelier d'écriture.**

Le programme Quart-monde/université dépasse le cadre d'un atelier d'écriture. Cependant, c'est au départ de l'expérience accumulée là-bas que je me suis peu à peu intéressé aux ateliers d'écriture proprement dits, que j'ai accepté d'en animer un certain nombre, et que j'ai finalement créé un cours à l'Université de Liège pour tenter d'approfondir la réflexion et, si possible, de former des animateurs.

Il s'agit donc d'AE à vocation non littéraire et qui s'adressent toujours à des groupes pré-constitués qui cherchent là, avec des demandes parfois très différentes, un lieu d'appropriation collective de leur expérience et un outil de transformation (Exemples : le groupe vocal « c'est des Canailles »/ école d'art de Valenciennes/ maisons médicales/femmes battues/ cours à l'université).

Quoi qu'il en soit, l'expérience d'ATD a été pour moi centrale, par les outils qu'elle m'a offerts, la richesse de l'expérience, mais aussi – ce que j'ai toujours gardé à l'esprit –, cette difficulté, presque cette contradiction entre la force d'une expérience extraordinairement riche et les évidentes limites de son résultat, telles que je viens de les évoquer.

Un certain nombre de **règles** de base ou de **principes directeurs** me sont apparus indispensables.

1. **Eviter toute forme d'imposition du sens** aux participants, ainsi que toute manière de diriger le contenu de ce qui s'écrit au sein de l'AE. Les objectifs de l'AE sont à la fois *formels* (un texte commun à produire par le groupe, par exemple) et *thématiques* : il ne faut pas aller plus loin. Il n'est jamais dans le rôle de l'animateur de susciter un contenu ; ou alors c'est toujours les préconceptions du groupe – quand ce n'est pas les idées de l'animateur - qui émergent. C'est une règle toujours difficile à tenir, tant les participants sont toujours en attente de commentaires concernant le contenu de ce qu'ils écrivent. La rigueur du cadre, sa solidité, voire sa rigidité, est, pour les participants aussi bien que pour l'animateur, le véritable garant d'un contenu véritablement intéressant ou « émergent ».

Le seul objectif à se donner est, par exemple : la constitution d'un livret, d'un recueil ordonné de textes, autour du thème que s'est donné l'AE ou qui réunit évidemment les participants. C'est là, j'y insiste, la véritable garantie de la liberté, voire de la possibilité d'écrire véritablement en situation collective.

2. Un travail sur la **périphérie**. L'écueil de l'imposition du sens est à ce point important et à ce point insidieux qu'il faut également prendre garde à ce que le thème choisi ne corresponde pas d'emblée à un cadre de contenu trop rigide : c'est pourquoi il faut toujours travailler à la périphérie des contenus explicites, trop attendus. C'est-à-dire qu'il ne faut jamais traiter le thème élu de manière frontale.

Il faut donc travailler à la périphérie du thème qui réunit les participants : ce qui libère l'écriture et la porte en des territoires vraiment imprévisibles. Ce qui se trouve à l'origine des résultats les plus probants de ce type d'atelier d'écriture

### **3. Articulation collectif/individuel**

C'est l'une des plus grande difficultés de l'AE : imposer un cadre qui permette d'échapper peu à peu aux écueils du narcissisme individuel et favorise l'émergence d'une dynamique véritablement collective. Et ceci tout en sachant que, in fine, les résultats devront se mesurer en termes d'appropriation individuelle de l'expérience d'écriture.

On navigue toujours entre la polarité du groupe et celle de l'individu.

C'est peut-être là, d'ailleurs, une des plus fortes résonances « culturelles » de l'AE tel que je le conçois : son inscription dans un ordre de préoccupations qui oscille entre les valeurs de l'individualisme et l'aspiration à des formes renouvelées du collectif qui caractérise bien des mouvements sociaux aujourd'hui, bien des formes de contestations, de mise en cause de l'ordre établi (d'où : dimension « idéologique » de l'AE ??).

L'AE est une expérience collective aux fortes résonances individuelles ; d'où : ne jamais troubler la dynamique, largement imprévisible, d'appropriation et de construction collective de l'expérience.

### **Toujours laisser l'interprétation en suspens**

Ne jamais « juger » les textes, du moins sur le plan du contenu, et mesurer très rigoureusement les commentaires que l'on formule à propos de la forme (pour éviter de

trop répondre aux attentes du narcissisme individuel : soit en les flattant, soit en les blessant !).

Les commentaires de contenus sont seulement des poteaux indicateurs et les commentaires concernant la forme ne doivent pas aller au-delà de l'adéquation du texte aux consignes d'écriture.

Il est impératif de laisser libre la mécanique d'appropriation individuelle des contenus.

Prendre toujours garde à ceci que l'animateur n'est pas un psychologue et éviter les menaces qui guettent tout travail d'animation en ce domaine : abus de pouvoir, gourou, psy, ... qui conduisent à des effets extrêmement pervers (dépendance au groupe, aliénation, ...).

A l'idée de **périphérie** doit toujours être associée celle de **modestie** et de **réserve** de l'animateur.

C'est à cette condition que les participants peuvent devenir pleinement propriétaires de l'expérience à laquelle ils participent.

Il y a là, évidemment, une grande question de **sensibilité**, de feeling : il faut apprendre à sentir jusqu'où l'on est en droit de porter le commentaire pour aider les participants sans entraver ni leur démarche d'écriture, ni leurs processus de métabolisation.

Accepter dès lors une part de silence, voire de malaise.

**Par exemple** : ne jamais laisser déborder l'émotion, tout en ne la censurant pas.

## 5. Moyens, structures.

En fonction des quelques remarques qui précèdent, je voudrais évoquer la structure et donner quelques exemples.

Pour favoriser une véritable dynamique de groupe, il faut commencer par des exercices très « simples » qui mettent exactement au même niveau tous les participants et qui montrent en même temps à quel point le travail proposé n'a de sens que dans le processus de construction collective d'un texte.

L'un des meilleurs exemples – et apparemment les plus simples également – est ce que j'appelle le **dictionnaire des synonymes**.

a. 10 synonymes sur le thème choisi : c'est très souvent le premier exercice proposé ; j'insiste sur sa simplicité, sur son évidence, « exercice de mise en plume ».

Tout de suite les mots choisis sont lus par chacun des participants : déjà cela donne une très grande richesse en matière des différences de perception de chacun, des relations de chacun avec l'écriture, du respect ou non du cadre, ... Il y a d'emblée beaucoup de choses à dire : très souvent les participants sont étonnés de reconnaître que chacune de leur liste correspond à un « style propre », une manière singulière de traiter un thème. Le travail de lecture est d'emblée, aussi, un processus d'élaboration collective du texte.

b. on va plus loin et on constitue un dictionnaire collectif par un processus de sélection, par exemple, d'une vingtaine de mots : je suis toujours étonné de voir que ce « jeu » mobilise d'emblée l'intérêt des participants et qu'ils sont tout de suite effectivement préoccupés par les choix qu'ils font. Tout de suite, très ludique, très vivant, et désencastré des modèles narcissiques de l'écriture individuelle : d'emblée manière de faire douce « violence » aux structures individuelles.

Ceci donne lieu à plein d'exercice de lecture qui libèrent la parole et créent une dynamique ludique collective.

Plus loin dans l'atelier, on propose des **inventaires après décès**, exercice formellement semblable aux synonymes, mais en fait très différent. Je l'introduis plus longuement en